

JULES VERNE

*Vingt Mille Lieues  
sous les mers*

*un adapte en francais facile par Albert-Jean AVIER*

JULES VERNE

*Vingt Mille Lieues  
sous les mers*

*Roman adapté en français facile par Albert-Jean AVIER*

SOCIEDAD GENERAL ESPAÑOLA DE LIBRERIA, S. A.

Evaristo San Miguel, 9

MADRID - 8



CARTE D'IDENTITÉ

Titre	Vingt Mille Lieues sous les mers
Auteur	Jules Verne
Série	Récits
Age des lecteurs	A partir de 12 ans
Nombre de mots	Environ 1 300

© Librairie Hachette 1971

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective », et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants-droit ou ayants-cause, est illicite » (alinéa 1<sup>er</sup> de l'Article 40)

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal

## Première partie

Pendant l'année 1866, quelque chose que personne ne peut expliquer est arrivé. Les marins\* ne comprennent rien du tout à cela. Depuis quelques mois, plusieurs bateaux ont rencontré, sur la mer, une chose très grosse, longue et ronde, pointue aux deux bouts et plus rapide qu'une baleine\*. Un commandant\* de bateau qui passe près de l'Australie croit que c'est une île qu'on ne connaît pas; un autre pense que c'est un très gros animal de plus de cent mètres de long: un monstre\* marin\*. Les gens de tous les pays du monde sont très étonnés. Dans tous les journaux, on peut lire des histoires sur les anciens monstres marins: Moby Dick – la baleine blanche – ou le grand serpent de mer.

Les savants\* discutent beaucoup: est-ce que c'est un monstre? Quelques-uns en sont sûrs, d'autres disent que non. Un jour, un bateau, le « Moravian », se jette contre quelque chose de très dur qui lui casse une partie de sa coque\*. Mais surtout, ce qui montre bien que ce monstre est dangereux, c'est l'accident qui arrive au « Scotia », un très grand et très solide bateau anglais.

Le 13 avril 1867, la mer était belle, le vent pas trop fort. Le « Scotia » marchait avec une vitesse de quatorze milles\* à l'heure à peu près. A quatre heures dix-sept minutes du soir, les voyageurs prenaient un léger repas dans la salle à manger. Quelque chose fait un gros trou dans la coque du bateau et la mer entre à l'intérieur de celui-ci. Les voyageurs ont très peur. Le commandant Anderson leur dit :

« Il n'y a pas de danger. Le bateau est partagé en plusieurs parties où l'eau ne peut pas entrer. »

Ils étaient alors à trois cents milles du port. Le bateau continue sa route à faible vitesse et arrive à Liverpool avec trois jours de retard.

Des ouvriers regardent la coque avec beaucoup d'attention, et qu'est-ce qu'ils voient? Un trou bien coupé dans la coque en fer épaisse de quatre centimètres! Il faut une force très importante pour casser ainsi le métal.

Maintenant, tout le monde croit que le monstre a voulu démolir le « Scotia ». Quand un bateau ne rentre pas au port au jour où on l'attend, on dit :

« C'est à cause du monstre que le bateau a fait naufrage ».

Les voyageurs ont peur d'aller sur mer parce que les voyages deviennent dangereux. Le public demande qu'on tue le monstre à tout prix.



Pendant que tout cela se produisait, je revenais d'un voyage d'étude dans les mauvaises terres du Nébraska aux États-Unis. Je m'appelle Pierre Aronnax. Je suis professeur au Muséum d'Histoire Naturelle de Paris\*. Après six mois passés dans le Nébraska, je suis arrivé à New York vers la fin de mars. Je dois repartir pour la France dans les premiers jours de mai. Je m'occupe à mettre en ordre tout ce que j'ai rapporté de mon voyage : pierres, plantes, animaux.

Quand je suis arrivé à New York, tout le monde discutait. Quelle est cette « chose » que les bateaux rencontrent sur leur route? Une île? Une épave? Impossible, elle est trop rapide. Un sous-marin? On peut le penser; mais un seul homme n'a pas pu faire construire un pareil bateau, on le saurait. Tous les pays industriels du monde disent très haut qu'ils n'ont pas de sous-marin. Alors, quoi? La seule réponse est : le monstre.



J'ai écrit, en France, un livre sur « La vie curieuse des grands fonds sous-marins ». Pour cela, le journal américain

« New York Herald » me demande mon avis sur ce qui se passe. J'écris un article\* dans le journal du 30 avril. Dans cet article, je dis :

« Il est très difficile et même presque impossible de connaître ce qu'il y a au fond des mers, on ne peut pas descendre jusque-là. Peut-être de très gros animaux vivent encore dans ces fonds.

« Un animal marin, la « licorne de mer », mesure près de vingt mètres. Elle a une sorte de dent très pointue, plus dure que l'acier\*. Cette dent est longue de plus de deux mètres et large de cinquante centimètres. Un monstre cinq fois plus long et plus gros aurait la taille, la force et la vitesse nécessaires pour démolir un grand bateau ou faire un trou dans sa coque de fer. Je pense donc qu'on peut expliquer ainsi tout ce qui s'est passé sur mer pendant ces derniers mois. »

Parce que ce monstre est dangereux, plusieurs pays décident de lui faire la chasse et de le tuer. Les États-Unis envoient sur mer une « frégate », c'est-à-dire un bateau avec une coque d'acier. Elle s'appelle l'« Abraham Lincoln ». Elle est armée pour la pêche à la baleine.

Le jour du départ de la frégate, je reçois la lettre suivante :

Monsieur Aronnax, Professeur au Muséum.  
5<sup>e</sup> avenue Hotel – New York.

Monsieur,

Si vous voulez partir avec l'« Abraham Lincoln », le gouvernement des États-Unis serait heureux de voir la France se joindre\* à ce voyage. Le commandant Farragut garde une cabine\* pour vous.

J. B. HOBSON  
Secrétaire de la marine.

Une minute avant de recevoir la lettre de J. B. Hobson, je ne pensais pas à chasser la licorne; une minute après, je veux à tout prix tuer ce monstre.

Je reviens d'un dur voyage, je suis fatigué. Je veux revoir mon pays, mes amis. Mais j'oublie tout, je suis prêt à repartir.

Je crie : « Conseil ! »

Conseil est mon domestique\*. Depuis dix ans, il me suit dans tous mes voyages. Il est solide et en bonne santé, adroit de ses mains et ne s'étonne de rien.

Conseil paraît.

« Monsieur m'appelle? dit-il en entrant.

– Oui, mon garçon. Prépare nos valises. Nous partons dans deux heures.

– Comme il plaira à Monsieur, répond tranquillement Conseil.

– Mets dans ma valise des vêtements, des chaussettes, des chemises, et dépêche-toi.

– Nous ne retournons donc pas à Paris? demande Conseil.

– Si, mais nous prenons un chemin un peu plus long. Nous voyagerons sur l'« Abraham Lincoln ».

– Comme Monsieur voudra, répond Conseil.

– Tu sais, mon ami, nous allons tuer le monstre. C'est un voyage dangereux. On n'en revient pas toujours.

– Comme il plaira à Monsieur. »

Un quart d'heure après, nos valises sont prêtes. Nous descendons. Je paye l'hôtel et nous sautons dans une voiture. Elle nous conduit au quai où l'« Abraham Lincoln » se prépare au départ.

Je monte à bord\* et je demande le commandant Farragut. Un marin me conduit près de lui. Il me tend la main.

« Monsieur le Professeur, me dit-il, je suis heureux de vous voir à mon bord. Votre cabine vous attend. »

L'« Abraham Lincoln » est une frégate de grande marche. Elle peut aller à une vitesse de plus de dix-huit milles à l'heure.

Conseil installe les valises. Je monte sur le pont\* pour regarder notre départ.

« En avant », crie le commandant.

A ces mots, les mécaniciens mettent la machine en

marche, l'hélice\* bat la mer et la frégate s'avance au milieu d'une centaine de petits bateaux.

Les quais de Brooklyn et les bords de la rivière de l'Est sont couverts de curieux. Des milliers de mouchoirs saluent l'« Abraham Lincoln ».

Trois heures sonnent alors. Le pilote\* descend et revient à New York. A huit heures du soir, la frégate court à toute vapeur sur les eaux de l'Océan Atlantique.



Le commandant Farragut, ses officiers\* et l'équipage\* sont sûrs que la licorne vit dans la mer et ils veulent la tuer.

Pendant toute la journée, les marins ne quittent pas la mer de vue. Le commandant a promis deux mille dollars\* à celui qui apercevra le monstre le premier.

Moi-même, je regarde la mer avec beaucoup d'attention. Seul, Conseil ne s'intéresse pas à la chasse à la licorne.

J'ai dit qu'il y a sur le navire\* tous les appareils nécessaires pour pêcher le monstre : du harpon\* au canon\*. Mais surtout, il y a Ned Land, le meilleur des harponneurs.

Ned Land est un Canadien de quarante ans, très adroit. Grand et fort, il parle peu et se met quelquefois en colère. Son regard lui permet de voir très loin. Il vaut tout l'équipage à lui seul pour l'œil et le bras.

Beaucoup de Canadiens parlent français. Avec moi, Ned Land peut parler sa langue.

Ned ne croit pas à la licorne. Seul à bord, il ne partage pas l'avis de tous.

Le soir du 30 juillet, la frégate se trouve près du cap Blanc. Assis sur le pont, Ned Land et moi, nous parlons. Je lui dis :

« Comment, Ned, vous ne croyez pas au monstre marin que nous chassons ? Pourquoi ? »

Il me regarde, se frappe le front et dit enfin :

« J'ai chassé et tué beaucoup de baleines. Je n'en ai jamais trouvé d'assez fortes pour faire un trou dans une coque d'acier. Peut-être un poulpe\*.

– Encore moins, Ned, le poulpe n'a pas d'os.  
– Vous croyez qu'une très grande licorne vit dans la mer?  
– Oui, Ned, je vous le répète, je crois à un animal marin avec une dent très pointue. Si un animal comme celui-ci vit au fond des mers, il doit être très résistant, c'est-à-dire très solide.

– Et pourquoi? demande Ned Land.

– Parce qu'il lui faut une force très grande pour ne pas être écrasé par la pression de l'eau. La pression est le poids de toute l'eau qui se trouve au-dessus de lui. A un kilomètre sous la mer, chaque centimètre carré du corps reçoit une pression de cent kilos. A dix kilomètres, une pression de mille kilos. Ainsi, vous, Ned Land, à dix kilomètres de profondeur, votre corps serait écrasé comme une feuille de papier. Vous comprenez alors pourquoi les animaux des fonds marins doivent être forts et résistants.

– Sans doute », répond Ned Land qui ne peut pas croire à ces chiffres.



Le voyage de l'« Abraham Lincoln » continue. Rien ne se produit.

Le 30 juin, la frégate rencontre des baleiniers\* américains. Le capitaine du « Monroe » demande l'aide de Ned Land pour chasser une baleine. Le commandant Farragut lui permet d'aller à bord du « Monroe ». Et le hasard\* sert si bien notre Canadien, qu'il en harponne deux, d'un coup double.

Le 3 juillet, nous sommes au détroit de Magellan, mais le commandant décide de passer par le cap Horn.

Le 6 juillet, l'« Abraham Lincoln » passe à quinze milles au sud de cette île perdue. Le lendemain, nous sommes enfin dans les eaux du Pacifique.

« Ouvre l'œil, ouvre l'œil! » répètent les matelots\*.

Jour et nuit, on regarde la surface de la mer. Sous la pluie ou sous le soleil, à l'avant ou à l'arrière, moi aussi je regarde jusqu'à l'horizon\*.

Nous sommes en juillet. Au sud de l'équateur\*, c'est la mauvaise saison, mais le temps reste beau.

Ned Land doit passer sur le pont un certain temps à regarder, comme tous les matelots. Quand il n'est pas sur le pont, il lit ou il dort dans sa cabine.

« Il n'y a rien, monsieur Aronnax, me dit-il; et s'il y a un animal, quelle chance avons-nous de l'apercevoir? On l'a vu pour la dernière fois il y a deux mois. Il doit être loin maintenant. »

Le 27 juillet, nous coupons l'équateur, la frégate prend une direction plus à l'ouest et nous faisons route vers les mers de Chine.

C'est là qu'on a aperçu le monstre pour la dernière fois.

L'équipage ne mange plus, ne dort plus. Vingt fois par jour, quelqu'un croit voir la licorne.

Pendant trois mois, la frégate navigue\* sur les mers du Pacifique. Rien qui ressemble à un grand animal, à une épave de naufrage, à une île sous-marine. Rien.

Alors, l'équipage perd courage. On ne croit plus à la licorne. L'« Abraham Lincoln » a tout fait pour réussir. Les officiers et l'équipage demandent au commandant de retourner. Celui-ci demande encore trois jours. Si, d'ici trois jours, le monstre ne se montre pas, on repartira.

Deux jours se passent. Le 4 novembre, toujours rien. La nuit approche, il est huit heures. De gros nuages cachent la lune. Je suis à l'avant, Conseil, près de moi, regarde devant lui. Il me dit :

« Monsieur, sans tout ce temps perdu, nous serions à Paris depuis longtemps.

– Tu as raison, Conseil, et on se moquera de nous.

– Certainement, on se moquera de monsieur et... »

Conseil ne peut finir. Au milieu du silence, Ned Land crie :

« Ohé! la chose que nous attendons, sous le vent, pas loin de nous. »



A ce cri, l'équipage tout entier court vers le harponneur. Les ingénieurs et les chauffeurs courent aussi. L'ordre d'arrêter est donné.

La nuit est profonde. Mais Ned Land ne s'est pas trompé. Nous apercevons la chose qu'il montre de la main.

A deux cents mètres et à tribord<sup>2</sup>, la mer semble éclairée par-dessous.

« Cette lumière est électrique, dis-je. Voyez, le monstre se jette sur nous. »

Un cri monte de la frégate. Le commandant donne des ordres. Le navire change de direction et part loin de la lumière.

Je me trompe, il veut partir, mais l'animal le suit avec une vitesse double. Nous restons muets et sans mouvements.

L'animal va plus vite que nous en jouant. Il s'en va, revient sur nous, passe sous la coque du bateau. A chaque instant, un choc<sup>3</sup> peut se produire.

La frégate se sauve. Quand je m'en étonne, le commandant Farragut me dit :

« Monsieur Aronnax, je sais maintenant quel est cet animal, c'est une licorne électrique. Je ne veux pas la chasser dans la nuit. Attendons le jour. »

Personne ne peut dormir. Vers minuit, l'animal s'éteint. Mais, vers une heure du matin, le bruit que les baleines font en chassant l'eau se fait entendre.

On se prépare à la chasse. Ned Land a pris son harpon. A six heures, le jour se lève, mais un brouillard épais couvre la mer. A huit heures, plus de brouillard et Ned Land crie :

« La chose en question, par bâbord<sup>4</sup> arrière! »

Tout le monde regarde. A un mille et demi du bateau, on voit un long corps noir, sa queue bat l'eau.

La frégate vient près de lui. Le commandant dit :

« Forcez les feux, et à toute vapeur! »

La chasse commence. L'« Abraham Lincoln » va droit sur l'animal, mais celui-ci se met en marche et nous restons toujours aussi loin derrière lui.

Cette poursuite\* continue longtemps. Le commandant demande à l'ingénieur de faire monter la pression de la vapeur dans les machines. Le bateau va si vite qu'il peut se casser en mille morceaux.

Plusieurs fois, l'animal nous laisse arriver près de lui. Au moment où le harponneur va le frapper, il repart très vite.

« Ah! dit le commandant, nous allons voir si cet animal ira plus vite que les boulets du canon! »

Le premier boulet passe au-dessus du monstre, le deuxième le touche, mais va se perdre dans la mer.

On continue la chasse. A la nuit, la licorne s'arrête; peut-être est-elle fatiguée? Sans bruit, la frégate vient tout près et Ned Land jette son harpon. Alors, beaucoup d'eau tombe sur le pont et je suis jeté à la mer.



Je suis bon nageur. Deux coups de pied m'amènent à la surface\*. Je cherche la frégate des yeux.

A-t-on vu que je suis tombé à la mer? La nuit est profonde. Je me sens perdu. Je crie : « A moi! A moi! » Mes vêtements me gênent. Je ne peux plus respirer. Ma bouche se remplit d'eau. Je me noie\*.

Alors, je me sens ramené à la surface et j'entends ces mots :  
« Si Monsieur veut bien mettre sa main sur mon épaule, Monsieur nagera beaucoup mieux. »

C'est mon fidèle\* Conseil.

« Toi! dis-je, toi!

— Moi-même. Je suis au service de Monsieur. J'ai suivi Monsieur.»

Il trouve cela tout naturel.

« Et la frégate?

— Quand j'ai sauté à la mer, j'ai entendu les marins crier :  
« L'hélice et le gouvernail\* sont cassés... Le navire ne peut  
« plus se conduire! »

Mes vêtements mouillés me gênent. Conseil les coupe avec son couteau et je lui rends le même service.

Nous décidons de nager chacun à notre tour. L'un reste sur le dos pendant que l'autre le pousse. Jusqu'au lever du jour, cela fait huit heures à nager. C'est possible.

Vers une heure du matin, je suis très fatigué :

« A nous! A nous! » crie Conseil.

Un cri répond à celui de Conseil. Il me tire derrière lui, mais mes forces sont à bout. Je vais me noyer. Alors, je touche un corps dur, on me tire à la surface, je respire, j'ouvre les yeux et j'aperçois une figure que je reconnais.

«Ned!

– En personne, monsieur.

– Vous avez été jeté à la mer, au choc de la frégate?

– Oui monsieur le Professeur, mais j'ai eu de la chance, j'ai pu mettre pied sur la licorne et j'ai vu qu'elle était en acier.»

C'est vrai. Le corps noir où nous nous tenons est en métal. Ce monstre n'est pas un animal, mais un bateau sous-marin construit par des hommes.

« Mais alors, dis-je, à l'intérieur de cet appareil, il y a des machines et un équipage.

– Bien sûr, répond le harponneur, mais depuis trois heures, cet équipage n'a pas bougé. »

En ce moment, l'hélice se met en mouvement et le navire avance.

« S'il plonge », dit Ned Land, je ne donne pas deux dollars de ma peau. »

Il faut donc prévenir l'équipage du sous-marin que nous sommes là. Mais comment?

Enfin, cette longue nuit finit. Le jour se lève. Du bruit se fait entendre. Un morceau de la coque se lève. Un homme paraît, jette un cri et rentre à l'intérieur.

Quelques moments après, huit hommes solides arrivent sans bruit et nous conduisent dans leur terrible appareil.



Les hommes nous ont enlevés très rapidement. J'ai peur. A qui avons-nous affaire? Le couvercle d'acier se ferme sur nous. Je ne vois rien. Je descends une échelle de fer. Ned et Conseil me suivent. Une porte s'ouvre et se referme sur nous avec bruit.

Nous sommes seuls. Où? Je ne peux pas le dire. Tout est noir.

Ned Land est très en colère.

« Qui sont ces gens, crie-t-il. Ils reçoivent très mal les étrangers. Heureusement j'ai mon couteau. Le premier qui met la main sur moi...

— Ne vous mettez pas en colère, dis-je. Essayons de savoir où nous sommes! »

Je marche sans voir. Un mur de fer, une table, des chaises. Ni porte ni fenêtre. D'un seul coup notre prison\* s'éclaire. C'est la lumière électrique, elle vient du plafond.

Aucun bruit. Tout semble mort. Le bateau marche-t-il?

La porte s'ouvre. Deux hommes paraissent.

L'un est petit, mais large d'épaules, avec des cheveux noirs. L'autre est grand, le front large. Il a l'air calme\* et sûr de lui, courageux aussi.

Ces hommes ont des vêtements en tissu que je ne connais pas et des chaussures en peau.

Le chef nous regarde, puis parle à son camarade dans une langue que je ne comprends pas.

Je raconte notre histoire en français. Qui nous sommes, ce qui nous est arrivé.

Les hommes écoutent tranquillement. Quand j'ai fini, ils se taisent. Ned redit la même chose que moi en anglais. Mais en plus, il se plaint très fort, remue, crie et fait comprendre que nous avons faim. Les hommes se taisent toujours.

Conseil, qui sait l'allemand, raconte à son tour.

Toujours pas de réponse.

Alors j'essaie en latin\*. Même résultat!

Les deux hommes se disent encore quelques mots dans leur langue, puis ils s'en vont. La porte se referme.

Ned Land se met en colère pour la dixième fois.

« Comment, crie-t-il, on leur parle français, anglais, allemand, latin et ils ne répondent même pas!

— Du calme, Ned, la colère ne mène à rien. »

A ce moment, la porte s'ouvre. Un steward<sup>e</sup> paraît. Il nous apporte des vêtements, nous nous habillons.

Pendant ce temps, il a installé la table.

Il n'y a ni pain, ni vin, mais de l'eau claire. Dans certains plats, je reconnais du poisson. Je ne connais pas ce qu'il y a dans les autres.

Nous mangeons, puis, notre faim calmée, le besoin de sommeil se fait sentir. Nous nous couchons sur le plancher de la cabine et nous nous endormons.



Je me réveille le premier, bien reposé. Mes camarades dorment encore. Rien n'a changé dans notre prison.

Je respire difficilement. L'air est lourd et nous sommes trois à respirer. Il faut remplacer l'air de notre cabine et celui du sous-marin. Comment l'air est-il remplacé? Sans doute, toutes les vingt-quatre heures, le sous-marin revient à la surface des eaux.

Enfin, de l'air frais et qui sent la mer arrive dans la cabine. Je respire à fond. Ned et Conseil s'éveillent.

« Monsieur a bien dormi? me demande Conseil, toujours poli.

— Très bien, merci, mon garçon. Et vous, maître Ned Land?

— Profondément. Mais l'air que je respire sent le vent de mer! Quelle heure est-il? peut-être celle du dîner?

— Plutôt celle du déjeuner, sans doute avons-nous dormi vingt-quatre heures, dit Conseil.

— Dîner ou déjeuner, ça ne fait rien. Que le steward apporte l'un et l'autre, répond le Canadien. Nous avons droit à deux repas, et pour moi, je mangerai les deux.

— Eh bien! Ned, attendons. On ne va pas nous laisser mourir de faim.

— Il faut nous mettre à l'heure du bord. Attendons, dit tranquillement Conseil.

— Je vous reconnais là, ami Conseil, vous restez toujours calme et vous ne vous plaignez jamais.

— A quoi cela sert-il? demande Conseil.

— Voyons, monsieur Aronnax, que pensez-vous de tout cela?

— Je pense que le hasard nous a fait connaître un secret<sup>o</sup> important. Si ce secret est plus important que notre vie, on peut nous tuer. Attendons et ne faisons rien puisqu'il n'y a rien à faire.

— Nous pouvons nous sauver.

— Se sauver d'une prison sous-marine me paraît impossible.

— Alors il faut rester dans cette prison et jeter dehors ceux qui nous gardent.

— C'est aussi impossible. En attendant, promettez-moi d'être calme et de ne pas trop vous mettre en colère.

— Je vous le promets, monsieur le Professeur. »

Nous restons sans parler, chacun pense de son côté. Mais, peu à peu, le temps passe. La faim se fait sentir et la colère de Ned Land grandit. Il appelle, il crie, il frappe les murs. Rien ne répond.

Enfin la porte s'ouvre, le steward paraît. Le Canadien se jette sur lui, le couche sur le plancher et lui serre le cou très fort.

Alors, nous entendons ces mots dits en français :

« Calmez-vous, maître Land, et vous, monsieur le Professeur, écoutez-moi. »



C'est le commandant du bord qui parle ainsi.

Ned Land se relève, le steward aussi et il sort sans dire un mot.

Nous attendons en silence.

Le commandant nous regarde, puis il dit :

« Messieurs, je parle le français, l'anglais, l'allemand et le

latin. Je pouvais vous répondre la première fois. Mais je voulais réfléchir<sup>9</sup>. Vous m'avez raconté la même histoire et je sais à qui j'ai affaire. Je suis un homme qui a quitté tout à fait le reste des hommes. Vous êtes venus sur mon bateau...

– Sans le vouloir, dis-je.

– Non, répond l'inconnu. Ce n'est pas sans le vouloir. L'« Abraham Lincoln » me chasse. Vous étiez sur ce bateau et Ned Land m'a harponné.

– Monsieur, plusieurs accidents ont fait croire à un monstre marin qu'il fallait tuer à tout prix. C'est ce monstre que nous chassons.

– Peut-être, mais votre frégate chasserait un bateau sous-marin comme un monstre. J'ai le droit de voir en vous des ennemis. Je pourrais vous rejeter à la mer, mais j'ai décidé de vous garder à mon bord où vous serez libres d'aller et de venir.

– Mais nous ne reverrons jamais nos parents, nos amis, notre pays?

– Non, monsieur.

– Nous ne vous promettons pas de rester. Nous essaierons de nous sauver.

– Je ne vous le demande pas. Mais vous, monsieur le Professeur, vous n'avez pas à vous plaindre de ce hasard. Vous allez voyager sous la mer. Chaque jour vous serez plus étonné que la veille. Vous allez voir ce qu'aucun homme n'a jamais vu. »

Ces paroles me font plaisir et je demande :

« Monsieur, comment doit-on vous appeler? »

– Je suis le capitaine Nemo et vous êtes sur le « Nautilus. »

Le capitaine appelle; quand un steward vient, il lui parle dans cette langue inconnue<sup>9</sup>. Un repas attend Ned et Conseil dans leur cabine. Moi, je suis le capitaine et nous arrivons dans une salle à manger très bien décorée.

« Asseyez-vous et mangez », me dit le capitaine Nemo.

Le déjeuner est très bon. Tout ce qui est servi vient de la mer.